

Tombeau de Pablo Neruda

Eric Bockstaël

Volume 16, numéro 2 (92), mars–avril 1974

Poésie, nouvelles, chroniques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26453ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bockstaël, E. (1974). Tombeau de Pablo Neruda. *Liberté*, 16(2), 33–39.

Tombeau de Pablo Neruda

Le 11 septembre 1973 le Chili socialiste, son président-companero Allende, des milliers d'hommes et de femmes tombent sous les balles d'un Chili fasciste. A cent kilomètres de Santiago, sur une presqu'île rocheuse plongeant, telle une figure de proue, dans les eaux froides du Pacifique Sud, à Isla Negra, le poète, malade, lucide, est frappé à mort — Pablo Neruda assiste au martyre de son peuple et meurt treize jours plus tard, après tant de ses camarades, dans une clinique de la capitale, le 24 septembre à 22 h 30. Aussitôt on publie et récite partout le « dernier poème » de Neruda, ce dernier poème que l'on s'imagine circulant sous le manteau à travers le Chili, franchissant la Cordillère des Andes par la Patagonie, entrant en Argentine et se dispersant à travers le monde, refaisant le chemin parcouru par Neruda, poursuivi par la police du dictateur Gonzalez Videla, en 1949. N'en déplaise aux spécialistes qui crieront à l'apocryphe, ce « dernier poème » de Neruda (en réalité extrait de son *Chant Général*, écrit dans la clandestinité en 1948 et 1949, où certains ont remplacé les noms des dictateurs de l'époque par ceux qui aujourd'hui écrasent des peuples) témoigne de l'extraordinaire vie de l'oeuvre de Neruda. Je suis certain qu'il aurait applaudi à ce refus de quelques-uns de transformer son oeuvre en objet culturel, mort, sujet d'étude plutôt que force de vie. Il m'a dit un jour à Isla Negra parlant du *Chant Général* : « C'est un poème qui n'est pas fini et qui peut être continué par tous les

autres poètes ce n'est pas une œuvre fermée, c'est un livre ouvert où peuvent circuler encore tous les courants et toutes les nouvelles créations, et tous les nouveaux problèmes de ce continent nouveau. »

La nuit est descendue sur le Chili. Neruda est mort. Des camarades sont morts, d'autres en prison encore, certains, comme ceux d'APARCOA, Miguel, Julio, Felipe, Jaime, ont heureusement échappé au massacre et poursuivent le combat dans l'exil. Et moi je suis à Montréal, et je me souviens des temps heureux, ceux que j'ai connus en décembre 1970 au Chili. Le 4 septembre de la même année Salvador Allende arrive en tête des élections présidentielles avec 36.3% des voix. Le 24 octobre le Congrès confirme l'élection et le gouvernement de l'Unité Populaire s'installe à La Moneda le 3 novembre. Je venais de Buenos Aires, connu pour sa tristesse, sa mélancolie, son penchant pour la métaphysique, ses aspects fantasmagoriques. Dès mon arrivée à Pudahuel, aéroport de Santiago, je me sentais emporté par la joie multicolore qui éclatait des peintures décorant tous les murs le long de la route vers le centre de la capitale — des colombes de la paix et du Chili, blanches, rouges, bleues ; les drapeaux des nations amies ; les paroles du salut fraternel : « Cuba no està sola ! », « Salut au Vietnam héroïque », « Vive le peuple victorieux ». Je venais, comme me l'avaient recommandé des amis d'un peu partout, saluer le Chili révolutionnaire, et son poète Pablo Neruda. Je l'ai rencontré le soir même de mon arrivée. Il m'avait demandé au téléphone de le rejoindre au Théâtre Municipal de Santiago où devait avoir lieu la première mondiale de l'oeuvre poético-musicale *Canto General* réalisée par le groupe folklorique APARCOA en collaboration avec Neruda. Il était assis seul, sur une chaise métallique, le long d'un mur blanc, dans une pièce claire donnant sur la rue, à l'arrière du théâtre. Il était venu par l'entrée des artistes. Matilde, à quelques pas de là, s'entretenait avec le directeur du théâtre. Visage presque immobile, la tête — couverte de la traditionnelle casquette nerudienne — pareille à celle de quelque idole inca taillée dans la roche, des yeux d'albatros, un veston aux petits carrés bruns, verts, gris, les bras croisés, Neruda attend le début de la représentation. Je suis frappé par

l'humilité de ce poète mondialement connu, l'humilité, la peur, la nervosité de tout artiste dont l'oeuvre va affronter le public le soir d'une première. « Comment va Marguerita », me demande-t-il d'emblée de sa voix incantatoire, la même que retrouve tout lecteur du *Chant Général* ou de *L'Espagne au coeur* ou encore du *Chant à Stalingrad*. Il m'interroge sur le sort de quelques amis communs, d'écrivains rencontrés le long de mon voyage à travers le continent. Matilde se rapproche. Ensemble ils décident de m'inviter à Isla Negra. « Mais on ne vas pas parler de politique n'est-ce pas ? » Non, nous parlerions de littérature, de fleurs, de rochers, d'êtres et d'objets connus, aimés. Neruda sortait d'une longue bataille politique, d'abord comme candidat du Parti Communiste à la présidence, ensuite comme compagnon du Docteur Allende, aux côtés de qui il avait lutté pour la victoire de l'Unité Populaire. Nous en avons parlé, de littérature, de la sienne, et de celle des autres, non comme si elle était séparée de la réalité politique mais non plus comme si celle-ci en était le seul sujet. « Je ne suis pas un poète politique », me disait-il, « je déteste cette classification qui me définit coûte que coûte comme le poète, le représentant d'une poésie déterminée. Mon ambition comme écrivain, s'il y a une ambition, c'est d'écrire sur toutes les choses que je vois, que je touche, que je connais, que j'aime ou que je déteste. Mais en me montrant le monde des travailleurs, on veut faire de moi, d'une façon inconsciente et généreuse, le porte-parole des inquiétudes de la masse ou de la foule ou des travailleurs organisés. Je suis seulement l'écho dans une partie de ma poésie des inquiétudes du monde actuel, des inquiétudes du monde latino-américain. Mais je refuse à être classifié comme poète politique. Pour moi écrire sur les travailleurs, écrire sur les masses c'est une conséquence de mes émotions et ça n'a rien à voir avec une direction déterminée dans ma poésie. »

Dimanche de l'été austral. Je me rends en taxi collectif à Isla Negra, station balnéaire de la petite bourgeoisie. Mes compagnons de voyage, une famille de la capitale, père, mère et trois enfants, y vont passer quelques jours de vacances. Ils savent déjà que je rends visite à Don Pablo. Le père me récite quelques vers de « Vingt poèmes d'amour et une chanson dé-

espérée. » (Vu d'ailleurs, cela paraît invraisemblable. Mais au Chili, les gens connaissent les vers de leurs poètes). Le chauffeur de taxi débarque ses clients près de la plage. Nous continuons à deux sur un sentier de terre défoncée qui nous mène devant un grand portail de bois foncé. Un petit garçon, fils du jardinier, visiblement averti de mon arrivée, m'accompagne chez Don Pablo. Double surprise. Je m'attendais à voir une vaste demeure sud-américaine, style hacienda. Je découvre au contraire un ensemble de petites maisons basses, modestes, de bois et de rocs blanchis à la chaux, reliées entre elles par un labyrinthe de petits chemins fleuris. A gauche, dans le jardin, séparée de la demeure principale, la bibliothèque que j'aurai l'occasion de visiter plus tard dans l'après-midi. A l'arrière, face à l'océan, le bar, ce fameux bar dont j'avais tant entendu parler et où je croyais trouver Neruda seul. L'autre surprise : il était là, debout derrière son comptoir en bois, entouré d'amis, de vieilles plaques de bistrot parisien, de l'indispensable figure de proue, bouteilles en formes diverses, jambons et saucissons pendus à la poutre. Il y a là de vieux amis de Neruda que je ne connais pas, et quelques responsables gouvernementaux dont un sous-secrétaire d'Etat que j'avais rencontré quelques jours auparavant au Ministère de l'Economie. Alors que Neruda m'avait dit ne plus vouloir parler de politique, les discussions battent leur plein. On parle avec bonhomie encore d'Edouardo Frei, ancien président de la République. J'ai l'impression que la politique chilienne est une affaire de famille où tout le monde se connaît, se parle par-dessus les différences idéologiques profondes. L'enthousiasme est évident. La confiance aussi. Tous les observateurs de l'époque le confirmeront : les chiliens étaient convaincus que le légalisme l'emporterait au Chili et que l'Unité Populaire pourrait sans risque de coup d'Etat ou d'intervention étrangère, appliquer son programme de grandes réformes. De politique on passe inévitablement à la poésie et à la représentation de l'autre soir du *Chant Général* au Théâtre Municipal. C'est là, encore une fois, où j'ai senti avec force le désir de Neruda de ne pas se voir enfermer dans son œuvre, son effroi devant l'institutionnalisation. Son œuvre doit demeurer vivante, ouverte, changeante. J'ai senti, avec peine

que les compagnons de ce dimanche matin à Isla Negra voulaient enfermer l'image universelle de Neruda en une statue intouchable, figée. Il y avait un ton trop déférent dans leurs voix lorsqu'ils évoquaient la poésie de leur hôte, le ton que l'on retrouve parfois dans les musées les jours des grandes visites dominicales. Neruda était visiblement agacé. Le spectacle poético-musical de l'autre soir n'était plus du Neruda, disait-on, et on le regrettait. Neruda se tourne vers moi, me demande mon avis. Je me sens pris un peu au dépourvu, mais au risque de paraître irrévérencieux, je me dois de dire ce que j'avais vécu ce soir-là : il s'agissait effectivement d'une oeuvre différente de celle de Neruda, une oeuvre nouvelle, inspirée par celle du poète, une oeuvre qui désormais vivrait de sa propre force. Neruda était ravi, se tournait vers ses compagnons avec un large sourire presque bon enfant, « Eh bien, vous voyez bien, c'est de ça justement qu'il s'agit, d'une autre oeuvre. »

Isla Negra, la mythique, Isla Negra la mal nommée, mauvais tour joué au poète, lui, dont l'une des préoccupations essentielles est de bien nommer les choses — mal nommée car elle est ni noire, ni île, mais un amas de rochers aux couleurs multiples — je l'ai découverte, seul d'abord, au cours de l'après-midi alors que Neruda s'était retiré pour la sieste. Je me suis promené sur la plage, déserte déjà, parsemée de coquillages dont est pleine aussi la maison du poète, comme si la mer, les vagues se prolongeaient en elle, la transformant en barque et l'emportant sur les vagues poétiques de son maître. Je me retrouve dans la petite bâtisse aperçue en arrivant, la bibliothèque. Des livres certes, dont une édition originale de l'oeuvre de Rimbaud, mais au centre un immense globe devant lequel j'imagine Neruda contemplant ces terres qu'il a si bien nommées, l'Inde, la Chine, le Mexique, tous ces lieux visités, vécus, avec leurs hommes, leurs femmes, leurs luttes, leurs objets, les figures de proue, les poupées, les petits cailoux roses dont il est le seul à connaître l'origine, toutes ces choses dont le poète disait :

Elles m'ont touché
ou ma main les a touchées
et même elles ont accompagné

de telle sorte mon existence
 qu'elles ont avec moi vécu une moitié de vie
 et qu'avec moi elles mourront à demi.⁽¹⁾

Et j'ai compris alors, comme devait le comprendre lors d'une autre visite l'écrivain argentin et ami du poète, Julio Cortazar, le lien rigoureux qui existe entre la poésie de Neruda et les choses, entre le verbe et la matière.

« Combien d'envieux, d'aigris ont ironisé sur les figures de proue, les atlas, les boussoles, les bateaux en bouteilles, les éditions originales, les estampes et les poupées sans comprendre que cette maison, que toutes les maisons de Neruda étaient aussi des poèmes, répliques et confirmations des nomenclatures de *Résidence* et du *Chant*, preuve que rien, aucune substance, aucune fleur n'était entrée dans ses vers sans avoir été lentement regardée et humée, sans avoir reçu et gagné le droit de vivre pour toujours dans la mémoire de ceux qui recevraient en pleine poitrine cette poésie d'incarnation verbale, de contact sans méditations. »⁽²⁾ Et Neruda me le confirmait ce dimanche à Isla Negra : « Je suis poète par besoin vital, biologique. Je ne peux parler ou chanter ou écrire que des choses qui sont extrêmement visibles et touchables. Je suis un poète pratique. La poésie en un certain sens doit être pratique aussi, pourquoi pas ? Pourquoi pas la poésie pratique comme la poésie inutile, pourquoi pas la matière et pourquoi pas le rêve ? » Qu'il s'agisse de *L'apogée du céleri*, du *Rituel de mes jambes*, de miliciens morts, de terres offensées, des pierres du Chili ou de Machu Pichu, Neruda n'a jamais nommé une chose sans l'avoir palpée, vécue, goûtée, sentie.

J'ai pris congé de Neruda le lundi 14 décembre, après une ultime promenade avec lui au bord de l'Océan. Nous nous sommes arrêtés sur un petit talus. Silence. Neruda regarde, absorbe, comme moi ce spectacle de roches, de sables, de ciel fougueux, d'écume éblouissante du Pacifique. « Je partirai bientôt à Paris, comme ambassadeur. » Il y avait un ton mélancolique dans sa voix. Se savait-il malade ? Craignait-il

(1) Odes aux choses. Navegaciones y regresos. Cité dans Europe, Janvier-Février, 1974.

(2) Europe, Janvier-Février, 1974.

ne plus revoir Isla Negra ? Le seul moment de tristesse au cours de ces deux jours à Isla Negra me revient à l'esprit aujourd'hui. Certes, nous devons nous revoir à Paris à l'ambassade, et ensuite aux cafés du Quartier Latin avec Matilde. Des moments heureux encore. Mais aujourd'hui je me souviens de ce moment de mélancolie sur un petit talus d'Isla Negra avec Neruda.

Le temps du bonheur paisible, de la joie, de la littérature, de la mélancolie même, pourtant, est révolu. Neruda le savait alors qu'il rédigeait son *Incitation au Nixonicide et Eloge de la révolution chilienne*. « Vous allez être déçus, vous les littéraires », disait-il à Ugné Karvelis, « ça ne vaut rien, mais absolument rien comme littérature. D'ailleurs ce n'est pas un livre. C'est mon fusil, ma bombe, et ma grenade, mon bulldozer et mon affiche. Puisque je ne suis bon à rien, puisque je ne peux pas marcher avec les autres, aller dans les meetings et sur les places, ni même crier fort, je leur ai donné ce que je pouvais : des slogans et des chansons. On me croit déjà mort ? Eh bien non ! voilà. »⁽³⁾

Non, Don Pablo, tu n'es pas mort. Tes maisons de Santiago et d'Isla Negra ont été saccagées ; les objets ont été éparpillés sur la terre chilienne, demeurent avec ton peuple, et pour nous tous, ils sont entrés dans tes poèmes qui parleront un jour prochain, nouveau, du rêve, de l'amour, des feuilles, des grands volcans de ton pays natal. Mais aujourd'hui c'est le temps du combat et nous allons, comme tu l'as dit dans ton chant aux mères des miliciens morts en Espagne, quitter

nos manteaux de deuil, unir toutes nos larmes jusqu'à les rendre de métal car là nous frappons de jour et de nuit là nous piétinons de jour et de nuit là nous crachons de jour et de nuit jusqu'à ce que tombent les portes de la haine !⁽⁴⁾

ERIC BOCKSTAEEL

Mars, 1974.

(3) Europe, Janvier-Février, 1974.

(4) Résidence sur la Terre, Ed. Gallimard.